

6 MARS 89

THÉÂTRE

« L'Imposture », de Georges Bernanos

Au cœur des ténèbres

IMAGINEZ que Georges Bernanos s'appelle Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, que cette ville qui se découpe au crépuscule sur un ciel d'orage n'est pas Paris mais Saint-Petersbourg, que ces âmes torturées qui se débattent ne sont pas françaises mais slaves, et vous entrez plus facilement, plus librement, plus naturellement dans *L'Imposture*. Il y faut la distance, l'éloignement, et dans l'espace, et dans le temps.

Si je vous donne ce conseil, c'est que je sens, que je crains, que le fascinant, lucide, profond, inspiré travail de Brigitte Jaques et de ses deux adaptateurs, Pascal Bonitzer et Gérard Wajeman, sur le roman de Bernanos déconcerte par sa violence, son intensité, sa cruauté, son étrangeté un public pour qui les débats spirituels n'atteignent point à cet ébranlement, à ce tragique, à cette absolue solitude de l'homme devant un ciel vide, et sous le regard fureteur des autres.

L'extraordinaire puissance du livre, ce qu'il contient de fantasmagorique, de quasiment ténébreux, d'halluciné, est ici prodigieusement rendu par des comédiens qui sont comme envahis, submergés par la pensée bernanosienne, qui font corps avec elle.

Philippe Clévenot, l'abbé Cénabre, cet

homme qui a cessé de croire, qui fait les gestes, comme le dit Pascal, mais à vide, donne à la fois le désespoir et la dureté, la méchanceté et l'absence, ce qu'il y a en lui d'exaspéré, de desséché et de creux, de perversément clairvoyant, d'intimement ravagé. Michel Robin, l'abbé de Chevence, nous fait entrevoir la fragilité de la sainteté, la part de faiblesse et de lumière, sa simplicité et son impuissance, sa grandeur obscure devant le Mal, ce qu'il a en lui d'innocent, d'humble et de proprement surnaturel.

Ce surnaturel éclate dans la rencontre de l'abbé Cénabre et du clochard Framboise, dans l'acharnement de Cénabre à essayer de mettre à nu la vérité, la part de Dieu qui est en ce misérable, véritable inquisition à quoi répond par la méfiance, la fuite en soi, l'opacité rassurante du mensonge Bernard Ballet, prodigieux de rouerie et de détresse, de feinte complaisance et de secrète hargne.

Même les scènes que l'on imaginait plus difficiles à sauver sur un théâtre, celles où s'affrontent dans un salon des intellectuels feutrés, sournois, implacables, où la médiocrité satisfaite, cauteleuse, glorieuse, est cernée avec une cruauté à la Léon Bloy, une bouffonnerie amère et âpre à la Gogol, même ces scènes-là sont merveilleusement saisies,

réinventées, redessinées dans leur paroxysme cinglant et cocasse par Brigitte Jaques.

Francis Frappat indique bien ce qu'il y a de presque hystérique, de convulsif, puis de brisé, chez le journaliste Pernichon. Et Raymond Jourdan, en Guerou, l'écrivain, corps dévasté, esprit décomposant, à la fois amolli et aigu, que le Mal et la mort taraudent, est tout à fait saisissant, créant le malaise, comme emporté par cette curiosité unique et diabolique et par quoi il survit. Mais tous sont surprenants, de Jacques Destoop à Jean Martin, d'Emmanuel Pierson à Pierre Baillot...

Je ne sais quel sort on fera à cet admirable spectacle, mais si c'est l'échec, Brigitte Jaques pourra se dire que c'est par sa fidélité à Bernanos, son intuitive et charnelle compréhension d'un livre qui fouille au plus profond des âmes, mais aussi au plus profond des êtres, et qui, en cela même, dérange, irrite chrétiens et agnostiques, qu'elle a déplu. On ne parle pas impunément de l'imposture et du mensonge dans une société qui ne croit ni en Dieu ni au Diable, et qui se vante même de ne croire à rien, si ce n'est à son confort, à sa tranquillité et à l'argent.

Pierre MARCABRU.

● Théâtre de la Ville, 20 h 45.